

La diglossie à Byzance. Facteur de brisure sociale ?

Arrignon Jean-Pierre

EHESS - Paris

La diglossie¹ a souvent été synonyme de bilinguisme ; pourtant, aujourd'hui, le mot désigne davantage l'état dans lequel se trouve deux systèmes linguistiques existant dans un territoire donné et que l'un de ces systèmes occupe pour des raisons le plus souvent historiques un statut socio-politique inférieur. A Byzance cette situation se rencontre essentiellement après la crise iconoclaste (717/730-843)², véritable crise d'identité à l'issue de laquelle, la chrétienté romaine orientale assume tout à la fois la plénitude de son héritage hellénique, en particulier par le maintien de la langue attique, et la plénitude de son héritage chrétien, par son attachement aux sept saints conciles œcuméniques. Nous examinerons brièvement les transformations de la langue grecque, puis le développement de la diglossie entre le IX^e et le XIII^e s. enfin les conséquences politiques et sociales de ces transformations.

¹ MAZAL, O., *Manuel d'études byzantines* Turnhout, Brepols, 1995, p. 121-131.

² DUCÉLLIER, A., s.d., *Byzance et le monde orthodoxe*, Paris, A. Colin, 1997 ; A. GUILLOU et J. DURAND, s.d., *Byzance et les images*, Paris, Documentation française, 1995. A. GRABAR, *L'iconoclasme byzantin, dossier archéologique*, Collège de France, 1957, 277 p. rééd. Flammarion, 1997.

Les transformations de la langue grecque.

L'épopée d'Alexandre le Grand dans les profondeurs de l'Asie eut d'importantes conséquences pour la langue grecque. Cette dernière entra alors en contact avec d'autres espaces linguistiques et inéluctablement, il en résulta un mélange dialectal qui devait produire un idiome cosmopolite, destiné à s'imposer comme langue d'usage commun ; C'est la *koinè* hellénistique qui se forme comme un développement du dialecte attique vulgaire. La victoire de cette *koinè* fut le résultat d'un long processus marqué par la disparition des dialectes dont nous pouvons fixer les étapes à travers l'examen des inscriptions. A partir du II^e s., les inscriptions dialectales deviennent de plus en plus rares et au IV^e s., elles ont pratiquement disparu. Ce mouvement de retour à l'attique est un trait particulier des lettrés byzantins, soucieux d'assumer par cette adhésion à la *koinè*, l'héritage antique dont ils se voulaient porteurs. Cette démarche est, en outre, renforcée par l'Eglise³ qui s'attache à conserver un purisme linguistique. Cette adhésion collective à la *koinè* avait évidemment des conséquences dans le monde de l'enseignement. Byzance est un Etat qui a toujours recruté ses fonctionnaires sur concours. Or l'enseignement concourait ainsi à réserver la langue attique à une aristocratie de lettrés qui était parfaitement organisée en cercles de pouvoir. Dès lors, la littérature et le savoir devinrent progressivement le privilège d'une classe sociale qui se reconnaissait par la pratique de la langue attique et surtout qui

³ ŠEVČENKO, I., "A Shadow Outline of Virtue : The classical heritage of Greek Christian Literature (Second to seventh century)", *Age of Spirituality; A Symposium*, New York, 1980, p. 53-73.

entretenait entre ses membres des liens épistolaires étroits. Or, la rédaction des lettres, répondait à des principes littéraires précis⁴ qui accentuaient encore le sentiment d'appartenance à un groupe social homogène.

Sur le plan religieux, le même conservatisme littéraire contribue à sacraliser la langue. La tradition religieuse, portée par les pères cappadociens, Basile le Grand, Basile de Césarée († 379), Grégoire de Nazianze († vers 390) et Grégoire de Nysse († 394) auxquels il faut ajouter un des plus grands théologiens orientaux, Jean Chrysostome († 407), accentue ce processus. Ce dernier, sans conteste le plus grand prédicateur de l'église grecque et exégète remarquable, entretient une correspondance suivie avec tous les lettrés de son temps, soulignant sa parfaite maîtrise de la rhétorique et de son assimilation à ce milieu⁵. Cette véritable sacralisation de la langue est concomitante de la sacralisation de l'image⁶ ; elle aboutit à une volonté permanente d'écrire dans une langue plus classique que celle de ses prédécesseurs : Ainsi, Photios au IX^e s. est plus « classique » que Theophanès au VIII^e s. ; Psellos au XI^e s. et Eustathe de Thessalonique au XII^e s. sont « plus classiques » que Constantin VII Porphyrogénète au Xe s. Cette volonté de s'exprimer dans une langue attique toujours plus pure et toujours plus proche du modèle établi par Thucydide, accentue le phénomène de diglossie et la formation d'un groupe de lettrés rassemblés autour de l'empereur et du

⁴ DARROUZES, J., *Les épistoliers byzantins du Xe s.*, Paris, 1960.

⁵ CAMPENHAUSEN, Hans von, *Les Pères grecs*, Seuil, Paris, 1^{re} éd. 1963 [Livres de vie], Livre de poche, 2001.

⁶ VELMANS, Tania, *L'image byzantine ou la transfiguration du réel*, Paris, Haz.ard éd., 2009 [Grand angle]

palais impérial. A *contrario*, le Xe s. voit se développer une langue populaire, langue du quotidien qui isole le groupe des lettrés, du peuple, et ne rend accessible les œuvres que par le relai de lectures en langue vernaculaire⁷ !

Le développement de la diglossie entre les IXe et XIIIe s.

Un des traits particuliers de la civilisation byzantine est le haut niveau de l'éducation dispensée dont la maîtrise était nécessaire pour entrer dans le groupe des fonctionnaires lettrés de l'empire⁸. Leurs missives nous en fournissent d'ailleurs une riche illustration⁹. En conséquence, on s'est efforcé de modeler la langue de la cour et des cercles officiels plus près des normes classiques que de la langue courante. Il y eut donc une grande différence entre la langue de l'élite et la langue parlée comme en témoignent les nombreux barbarismes qui montrent que l'emploi correct de la langue était perdu. L'attique, cultivé artificiellement, ne parvint jamais à évincer la *koinè* littéraire qui au VIIe et au Xe s. fut bien près de ravir la suprématie à l'attique. Pourtant il faut attendre le XIIe s. pour voir apparaître une littérature en langue vulgaire assez achevée.

L'attachement à conserver l'héritage de l'Antiquité se retrouve dans l'importance des œuvres de philologie et de grammaire. L'activité philologique à Byzance s'étendait depuis l'étude

⁷ R. BROWNING, « Literacy in the Byzantine World », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 4, 1978, p. 39-54.

⁸ G.G. LITAVRIN, *Kak žili Vizantijcy/Comment vivaient les Byzantins*, Saint-Petersbourg, Aleteija, 2006, p. 185-205

⁹ KARLSSON, G., *Idéologie et ceremonial dans l'épistolographie byzantine: texts du Xe s. analysés et commentés*, Uppsala, 1962, 1962, po. 14-17 ; HUNGER, H., *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, Munich, 1978, p. 214-221. OBOLENSKY, D., *Six Byzantine portraits*, Oxford, 1988, p. 34-82.

des fondements élémentaires, la transmission des textes révisés et commentés. Quant à la grammaire elle s'étendait de la pratique de l'écriture correcte à la compréhension de l'écrit. Il s'agit de formations complètes qui permettent aux lettrés de se placer dans l'héritage de l'Antiquité. Parmi les plus célèbres retenons Michel le Syncelle (IXe s.), Grégoire de Corinthe (XIIe s.) ou Maxime Planude (XIIIe s.). Tout naturellement cet attrait pour la philologie débouchait sur la compilation de Lexiques, indispensables pour les écrivains toujours en quête des mots et des tournures attestés chez les auteurs antiques. Parmi les auteurs des lexiques les plus connus citons les ouvrages d'Hésychius de Jérusalem († après 450) qui aurait commenté toute la Bible, le Pseudo-Cyrille, Photios († après 886) et surtout la *Souda*¹⁰ compilation du Xe s. Tous ces ouvrages étaient la source des références antiques dont toute œuvre devait être nourrie. On peut donc raisonnablement se demander si les Byzantins utilisaient les formules juridiques ou politiques empruntées à Thucydide ou à d'autres dans le sens primitif. Ainsi, Photios qualifie les *Rus'* qui assiègent Constantinople en 860, « d'amis et alliés » des Romains. Faut-il lire cette formule empruntée à Thucydide dans son sens antique et lui attribuer le contenu politique qu'elle induit ! Il y a là une vraie réflexion qu'il importe de développer car les risques de contresens historique sont majeurs. A partir du Xe s. et plus encore au XIe s., la langue grecque se transforme ; la langue grecque atticisante reste bien la langue des lettrés et du pouvoir ; elle se différencie de l'*akolouthikè hellénikè*, le grec

¹⁰ *Suidae Lexicon*, Teubner 5 vol., 1928-1938. *Suda on line: byzantine lexicography*. MATTHAIOS, S., *The Character and Dynamics of an Encyclopedic Byzantine Dictionary*, Université de Chypre 2003.

liturgique qui a surtout une expression chantée. Quant au peuple, il développe et utilise des parlers locaux les *messiôkikkès dèmotikès* qui s'imposent comme langue vernaculaire régionale et brisent l'unité linguistique de l'empire. Six parlers locaux s'affirment comme langue locale ce sont :

- l'helladique, parlé à Constantinople et dans l'Egée.

- le *katôitaliôtikè*, parlé en Calabre et en Sicile et à l'origine du *Griko*.

- le Pontique, parlé autour de la mer Noire.

- le Notique du Sud parlé en Egypte et Cyrénaïque

- le Notique anatolique, parlé en Asie mineure

- enfin, le Yevanique, comportant un important lexique hébraïque, parlé par les romanistes juifs grecs.

Comme nous le voyons, l'unité linguistique de l'empire se défait et le fragilise en introduisant désormais un niveau de langue du pouvoir et de la capitale qui isole les fonctionnaires de la population. Cette brisure est d'autant plus forte et douloureusement ressentie qu'elle s'accompagne d'un véritable mépris envers ceux qui ne comprennent pas l'helladique. Il n'est pas anodin de noter que cette brisure linguistique est concomitante d'une profonde réforme

administrative connue sous le nom de *pronoia*¹¹. Les thèmes les plus importants de l'empire, ceux d'Asie Mineure, comme les Anatoliques ou les Arméniaques, sont confiés à des stratèges dans le but de mieux tenir les liens entre le gouvernement central et celui des provinces. En réalité, les bénéficiaires de ce système, le plus souvent déjà pourvus de larges immunités, vont très rapidement considéré que l'usufruit viager dont il jouissait, devait à terme devenir une pleine propriété et ce d'autant plus facilement qu'ils exerçaient un droit de justice sur les paysans, bientôt désignés par le terme de *parèques*¹². Ainsi, se développe de plus en plus une brisure sociale dont la ligne de partage oppose bien les dominants aux dominés, opposition accentuée encore par deux pratiques linguistiques différentes, l'une rattachée à l'héritage hellénique et à l'atticisme, l'autre s'exprimant dans une des langues vernaculaires régionales. Ainsi, peu à peu, deux espaces linguistiques se créent, au moment même où la poussée turcomane se fait de plus en plus forte, notamment dans l'Asie mineure¹³. Un des traits particuliers de l'occupation de l'Asie Mineure à partir de 1071 suite à la bataille de Mantzikert¹⁴. Le vainqueur, Alp Arslan (1063-1072), n'aspirait pas à la conquête de l'Asie Mineure, mais au contraire appelait à la réconciliation des deux empires.

¹¹ LEMERLE, P., *Cinq études sur le 11^e s. byzantin*, Paris, 1977, p. 277-283

¹² KAPLAN Michel, *Les hommes et la terre à Byzance, du VI^e au XI^e s., propriété et exploitation du sol*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1992, [*Byzantina Sorbonensia*, 10] ; Kaplan, M., *Villes et campagnes*, Paris, Picard, 2006.

¹³ MANTRAN, R., s. dir., *Histoire de l'empire ottoman*, Paris, Fayard, 1989, 15-35 et KAEGLI, W.E., *Byzantium and the Early Islamic Conquests*, Cambridge U.P., 1995.

¹⁴ CHEYNET, J.-Cl., *L'empire byzantin*, t. 2, *L'empire byzantin 641-1204*, Paris, PUF, 2006, [Nouvelle Clio] et CAHEN, Cl., *L'Islam des origines au début de l'empire ottoman*, Paris, Bordas, 1968, p. 209-238.

L'incapacité des Byzantins à opposer la moindre résistance aux Turcomans et leurs appels récurrents à se servir des nouveaux venus dans leurs luttes intestines, facilitèrent leur installation dans l'Asie Mineure, mais sans pour autant installer un nouvel Etat. Les régions occupées sont alors réparties en apanages, selon un usage turc ancien, mais, pur ce qui concerne la population locale, le nouveau pouvoir n'introduit ni dans leur organisation locale, ni dans leur culture, une discontinuité¹⁵. En revanche, l'insertion des populations hellénophones dans ces fédérations assez lâches qu'étaient les beyliks, coupa les autochtones de la langue de l'élite et du pouvoir impérial. Désormais, la langue vernaculaire devenait la langue unique de ces populations dans leurs relations avec le pouvoir turcoman. Peu à peu, l'unité de l'empire qui reposait sur la religion et la langue se délite ; la langue du pouvoir apparaît alors comme l'expression de la classe dirigeante qui met en place un système d'exploitation des populations rurales soumises aux détenteurs des *pronoiai*. Les envahisseurs turcs ne sont plus perçus comme des « ennemis », mais simplement comme un nouveau pouvoir souvent plus protecteur que ne l'étaient les pronoiaires locaux. La rupture linguistique des provinces avec le centre a sans conteste été un agent majeur des forces centrifuges qui vont faciliter la conquête turque de l'empire au cours des siècles suivants.

¹⁵ Quand Alexis I^{er} Comnène l'emporta sur les autres prétendants à l'empire en 1081, il aida l'installation de Suleyman b. Koutloumouch, son allié, sur un territoire qui s'étendait de Nicée à Konya, tandis que les Danishménides s'installaient dans le triangle Amasya-Sivas-Kayseri. Le premier sut s'attirer la sympathie des populations autochtones, R. MANTRAN, « Seldjoukides », *Dictionnaire de l'Islam, religion et civilisation*, Paris, Albin Michel, 1997, p. 766-774 [Encyclopaedia Universalis]

Ainsi, comme nous le voyons, la diglossie, trait caractéristique de l'empire byzantin, a été un des facteurs essentiels de la faiblesse de l'empire incapable de rassembler dans un effort commun les populations grecques autour d'une foi et d'une langue partagées, comme avait réussi à le faire Léon III l'Isaurien (717-741) autour du signe de la Croix et de la langue grecque¹⁶. En ce sens, la diglossie a été un ferment majeur de dislocation de l'empire.

¹⁶ BESANCON, Al., *L'image interdite, une histoire intellectuelle de l'iconoclasme*, Paris, Gallimard, 2000, 722 p. [Folio Essais]